



HAL
open science

Le flirt à Rabat au Maroc : engagements des corps et arrangements socio-spatiaux

Christophe Guibert, Chadia Arab

► **To cite this version:**

Christophe Guibert, Chadia Arab. Le flirt à Rabat au Maroc : engagements des corps et arrangements socio-spatiaux. *L'Année du Maghreb*, 2023, 1 (29), pp.115-136. halshs-04154949

HAL Id: halshs-04154949

<https://shs.hal.science/halshs-04154949>

Submitted on 7 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Le flirt à Rabat au Maroc : Engagements des corps et arrangements socio-spatiaux

المغازلة في الرباط في المغرب:
التزامات جسدية وترتيبات اجتماعية مكانية

Chadia Arab et Christophe Guibert



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/anneemaghreb/11780>
ISSN : 2109-9405

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2023
Pagination : 115-136
ISSN : 1952-8108

Ce document vous est offert par Bibliothèque de l'Université d'Angers



SERVICE COMMUN
DE LA DOCUMENTATION

Référence électronique

Chadia Arab et Christophe Guibert, « Le flirt à Rabat au Maroc : Engagements des corps et arrangements socio-spatiaux », *L'Année du Maghreb* [En ligne], 29 | 2023, vol. 1, mis en ligne le 15 juin 2023, consulté le 07 juillet 2023. URL : <http://journals.openedition.org/anneemaghreb/11780>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Le flirt à Rabat au Maroc : engagements des corps et arrangements socio-spatiaux

Chadia ARAB* et Christophe GUIBERT**

Résumé

Au Maroc, de nombreux signes témoignent de la possibilité de flirter dans l'espace public. Les pratiques de séductions hétérosexuelles au Maroc ne vont pourtant pas de soi dans un pays les corps, *a fortiori* ceux des femmes, font l'objet d'un fort contrôle politique et social. Notre article entend rompre avec les discours dominants et les visions ethnocentriques, au Maroc comme en France, qui considèrent les sexualités au Maroc uniquement par le prisme du religieux et de la passivité des femmes. Cet article traite spécifiquement des enjeux de pouvoir et des corps dans l'espace public : de ce qu'il est possible de faire et de ce qui ne l'est pas. Notre analyse se focalise sur les couples hétérosexuels marocains non mariés à partir d'enquêtes de type exploratoires (observations non participantes dans des lieux sélectionnés durant plusieurs journées consécutives et une quinzaine d'entretiens semi-directifs avec des couples) menées en avril 2016 à Rabat, la capitale administrative du pays. Selon les résultats de notre enquête qualitative, les manières de flirter avant le mariage, potentiellement répréhensibles au regard de la société, sont assez homogènes. L'article montre que les jeunes femmes et les jeunes hommes innovent en termes de stratégies pour vivre leurs expressions de l'intime au travers de ce que nous avons nommés « bulles géographiques »), identifiées au préalable et qui constituent des lieux qui à la fois protègent des regards indiscrets et réprobateurs et permettent une intimité. Les couples, et plus encore les femmes dans les couples, portent ainsi une attention cruciale aux choix des lieux de leurs rencontres amoureuses : il s'agit de ne pas être vu, tout en demeurant en sécurité pour flirter.

* Chadia Arab, géographe, chargée de recherche au CNRS, Université d'Angers, Laboratoire ESO (UMR CNRS 6590).

** Christophe Guibert, sociologue, Professeur des Universités, Université d'Angers, ESTHUA, Faculté de Tourisme, Culture et Hospitalité, Laboratoire ESO (UMR CNRS 6590). Cette recherche a bénéficié d'un financement dans le cadre du programme « *Sexualités juvéniles et transgressions. Perspectives transnationales (18^e-21^e siècle)* », dirigé par Nahema Hanafi et David Niget, financé par le conseil scientifique de l'université d'Angers, 2015-2016. Les auteur·e·s remercient Marien Gouyon et Nasima Moujoud pour leurs relectures attentives. Cet article est une contribution à part égale dans l'écriture et l'enquête de terrain au Maroc des co-auteur·e·s.

L'article s'organise en deux parties. La première présente le cadre juridique et moral contraignant de la sexualité au Maroc, tout en mettant en lumière une récente dynamique de transition sociale et sexuelle. Cette transition est éminemment liée à la publicisation des questions de libertés individuelles et sexuelles, dont l'émergence a permis de mettre en débat la sexualité des Marocaines et des Marocains, en participant à la normaliser et à la rendre licite que celle-ci s'exprime dans le cadre du mariage ou en dehors. La seconde partie porte plus spécifiquement sur deux lieux de l'enquête. Le Café Le Printemps constitue une « bulle géographique » en plein centre-ville de Rabat, dans le quartier Hassan : il offre un espace privé ouvert au public où les jeunes couples sont très présents, beaucoup plus qu'ailleurs dans ce quartier de la ville, et autorise le flirt. Les corniches et les plages sont aussi des lieux où les jeunes couples peuvent se retrouver, à l'abri des regards indiscrets, comme le montrent les photographies qui illustrent l'article. Les couples se comportent telles des « équipes », ainsi que le formule Erving Goffman (1973), opérant conjointement un strict contrôle de leurs gestes, de leurs représentations, des distances corporelles et enfin des regards venant de l'extérieur. Complicité dans le couple donc, mais également entre les couples dans un même lieu. Ces précautions sous-tendent l'existence de ces « bulles géographiques » et du flirt en leur sein, à distance du contrôle des autorités : la pratique intime et individuelle se révèle donc également une pratique collective et pensée au regard du groupe.

Les « bulles géographiques » permettent ainsi de préserver la respectabilité des jeunes femmes (surtout) au sein des familles et d'éviter les mécanismes d'exclusion et de marginalisation. Elles témoignent en définitive de pratiques territorialisées qui contribuent, même modestement, à remettre en cause les comportements hétéronormés dominants. Les couples rencontrés lors de l'enquête, du fait de leur simple présence dans l'espace public, participent à la déconstruction des comportements institutionnels de genre et donc à un processus localisé de la mixité femmes-hommes.

Mots-clés : Maroc, jeunesse, genre, flirt, arrangement socio-spatial

Flirting in Rabat (Morocco): Body Commitments and Socio-Spatial Arrangements

Chadia ARAB* et Christophe GUIBERT**

Abstract

In Morocco, the possibility of flirting in the public space is evident in many ways. However, heterosexual seduction practices in Morocco are not to be taken for granted in a country where bodies, especially women's bodies, are subject to strong political and social control. Our article intends to break with the dominant discourses and ethnocentric visions, in Morocco as in France, which consider sexualities in Morocco only through the prism of religion and women's passivity. This article deals specifically with issues of power and bodies in the public space: what is possible and what is not. Our analysis focuses on unmarried Moroccan heterosexual couples. It is drawn from exploratory surveys (non-participant observations in selected locations during several consecutive days and 15 semi-structured interviews with Moroccan couples) conducted in April 2016 in Rabat, the country's administrative capital. According to the results of our qualitative survey, the ways of flirting before marriage, potentially reprehensible in the eyes of society, are quite homogeneous. The article shows that young women and men innovate in terms of strategies for living out their expressions of intimacy through what we have called « geographical bubble ». These bubbles, identified beforehand, constitute places that both protect them from indiscreet and reproachful eyes and allow for intimacy. Couples, and especially women, pay crucial attention to the choice of locations for their romantic encounters: they want to avoid being seen, while remaining safe to flirt.

* Chadia Arab, géographe, chargée de recherche au CNRS, Université d'Angers, Laboratoire ESO (UMR CNRS 6590).

** Christophe Guibert, sociologue, Professeur des Universités, Université d'Angers, ESTHUA, Faculté de Tourisme, Culture et Hospitalité, Laboratoire ESO (UMR CNRS 6590). Cette recherche a bénéficié d'un financement dans le cadre du programme « *Sexualités juvéniles et transgressions. Perspectives transnationales (18^e-21^e siècle)* », dirigé par Nahema Hanafi et David Niget, financé par le conseil scientifique de l'université d'Angers, 2015-2016. Les auteur·e·s remercient Marien Gouyon et Nasima Moujoud pour leurs relectures attentives. Cet article est une contribution à part égale dans l'écriture et l'enquête de terrain au Maroc des co-auteur·e·s.

The article is organized in two parts. The first presents the restrictive legal and moral framework of sexuality in Morocco, while highlighting a recent dynamic of social and sexual transition. This transition is eminently linked to the publicization of issues of individual and sexual freedom, the emergence of which has made it possible to debate the sexuality of Moroccan men and women, helping to normalize it and make it legitimate whether it is expressed within or outside of marriage. The second part of the paper focuses more specifically on two locations of the survey. The Printemps café, a « geographical bubble » in the heart of downtown Rabat, offers a private space open to the public where young couples are very present, much more so than elsewhere in the city, and allows flirting. The cornices and beaches are also places where young couples can meet, away from prying eyes, as shown in the photographs that illustrate the article. The couples behave like « teams », as Erving Goffman (1973) formulates it, operating jointly a strict control of their gestures, representations, body distances and finally of the glances coming from outside. Complicity within the couple therefore, but also between couples in the same place. These precautions underlie the existence of these « geographical bubbles » and of flirting within them, at a distance from the control of the authorities: the intimate and individual experiences are thus also revealed to be a group practice and conceived with regard to the group.

The « geographical bubbles » thus make it possible to preserve the respectability of young women (especially) within families and to avoid the mechanisms of exclusion and marginalization. In the end, they are evidence of territorialized practices that contribute, even if modestly, to questioning dominant heteronormative behaviors. The couples met during the survey, by their mere presence in the public space, participate in the deconstruction of institutional gender behaviors and thus in a localized process of gender mixing.

Keywords: Morocco, youth, gender, flirting, socio-spatial arrangement

Le flirt à Rabat au Maroc : Engagements des corps et arrangements socio-spatiaux

Chadia ARAB* et Christophe GUIBERT**

Les formes sociales des sexualités sont encadrées par un ensemble de discours normatifs et de politiques faisant de celles-ci et des rapports de genre des enjeux de pouvoir (Arab, Gouyon, Moujoud, 2018). Au Maroc, la sexualité en général et plus spécifiquement les thèmes en lien avec les libertés individuelles et sexuelles prennent progressivement place dans le débat public avec, notamment, la remise en cause des lois interdisant les relations sexuelles hors mariage, l'avortement, l'homosexualité, etc. Ces dernières années, il y a eu une multiplication des écrits relatifs au sexe et à l'amour, que ce soit dans le domaine scientifique (Naamane Guessous, 1991 ; Dialmy, 2014 ; Gouyon, 2018 ; Cheikh, 2017, 2020 ; El Aji, 2018) ou littéraire (Slimani, 2017 ; Taïa *et al.*, 2020). Des travaux, notamment ceux de Fatema Mernissi (1983, 1984), ont montré depuis plus longtemps l'hypocrisie liée à la pratique des sexualités au Maroc, tout en dénonçant l'existence de préjugés exotico-coloniaux qui imaginent le caractère figé et éternel du statut des femmes dans les pays musulmans (Guyencourt, 1991). La problématique de cet article examine les enjeux de pouvoirs sur les corps dans l'espace public au Maroc. Il s'agit d'analyser ce qu'il est possible de faire et ce qui ne l'est pas. Le prisme pris est celui d'une approche par l'espace où se déroulent et se fabriquent des relations entre jeunes marocains et marocaines.

Les expressions et les expériences de flirt, en particulier les pratiques de séductions hétérosexuelles, ne vont pas de soi dans un pays où le contrôle des corps, *a fortiori* celui des femmes, est objet politique, social, culturel et religieux. Or, de nombreux signes témoignent de l'inverse dans l'espace public. Les modes de justification du flirt – entendu ici comme relation amoureuse avant le mariage, potentiellement répréhensible au regard de la loi – permettent, à

* Chadia Arab, géographe, chargée de recherche au CNRS, Université d'Angers, Laboratoire ESO (UMR CNRS 6590).

** Christophe Guibert, sociologue, Professeur des Universités, Université d'Angers, ESTHUA, Faculté de Tourisme, Culture et Hospitalité, Laboratoire ESO (UMR CNRS 6590). Cette recherche a bénéficié d'un financement dans le cadre du programme « *Sexualités juvéniles et transgressions. Perspectives transnationales (18^e-21^e siècle)* », dirigé par Nahema Hanafi et David Niget, financé par le conseil scientifique de l'université d'Angers, 2015-2016. Les auteur·e·s remercient Marien Gouyon et Nasima Moujoud pour leurs relectures attentives. Cet article est une contribution à part égale dans l'écriture et l'enquête de terrain au Maroc des co-auteur·e·s.

l'aune des formes de négociations des normes sociales et culturelles, de saisir les dispositions des jeunes femmes et des jeunes hommes en faveur d'une contestation de l'ordre moral établi et des sanctions inhérentes. Le Maroc est caractérisé par une relative permanence historique des structures sociales séculaires (famille, État, religion), avec, malgré tout, une évolution lente d'un ensemble de normes sociales et de rapports de genre. Ces propriétés impliquent, pour les jeunes couples hétérosexuels, d'user de stratégies dans les manières d'être avec leur corps et dans le choix des lieux privilégiés pour flirter. Si l'espace social urbain est normatif et produit des effets sur les pratiques, notamment dans les rapports sociaux de sexes, Tim Cresswell explique que les significations et les attentes relatives aux comportements ne sont pas uniquement inhérentes à l'espace, mais se construisent surtout socialement (Cresswell, 1996).

L'enquête auprès de jeunes couples hétérosexuels démontre que ceux-ci mettent en place des stratégies de rencontre spécifiques. En effet, les couples, et plus encore les femmes dans les couples, font attention aux choix des lieux. Il s'agit de ne pas être vu, tout en étant en sécurité pour flirter. Participant de la mise en tension de « l'alignement des comportements » (Goffman, 2002) assignés aux femmes et aux hommes, ces dernières et derniers doivent innover pour trouver des espaces propices, à l'écart de leur famille, de leurs connaissances et de la police. Cet article entend ainsi rompre avec des discours essentialistes qui considèrent uniquement les sexualités au Maroc par le prisme du religieux et de la passivité des femmes. Il vise à montrer comment des jeunes femmes et des jeunes hommes usent de stratégies pour vivre leurs expressions de l'intime dans des « bulles géographiques » identifiées au préalable (un café et des plages), entendues comme lieux qui à la fois protègent des regards indiscrets et réprobateurs et permettent une intimité « à ciel ouvert » (Assaf, 2013b). Cette distance géographique permet aux couples de pouvoir se rencontrer sans être vus, ou du moins ne pas être jugés par des regards réprobateurs, c'est-à-dire en contrôlant la distance des regards des membres de la famille et des ami·e·s, qui pourraient les juger.

Sur le plan méthodologique, l'analyse se focalise sur la catégorie des couples hétérosexuels marocains non mariés à partir d'enquêtes de type exploratoire (observations non participantes dans des lieux sélectionnés durant plusieurs journées consécutives et une quinzaine d'entretiens semi-directifs avec des couples) menées en avril 2016 à Rabat, la capitale administrative du pays. Les relations amoureuses au sein des couples hétérosexuels et la coprésence de ceux-ci dans certains lieux spécifiques de l'espace public de Rabat sélectionnés pour ne pas être vus et identifiés, constitueront donc l'armature de cet article. Les observations, menées hors des quartiers les plus aisés (Agdal et Hay Ryad) et des espaces les plus gentrifiés, ont eu lieu en centre-ville, dans le Café Le Printemps¹ où de longues observations et des entretiens ont été menés puis sur les plages urbaines et les corniches de Rabat qui constituent les autres lieux privilégiés par les couples.

Plusieurs questions sous-tendent la présente analyse. En quoi les freins juridiques, politiques et sociaux, structurent-ils les pratiques et les représentations

1. Pour des questions de confidentialité, le nom du café a été modifié afin de ne pas porter atteinte aux personnes qui fréquentent ce lieu.

à l'égard du flirt et de la séduction dans l'espace public au Maroc ? Comment sont identifiés les lieux privilégiés de Rabat pour les jeunes couples interrogés ? Comment y sont négociées les places des corps féminins et masculins au regard des lieux observés telles des « bulles géographiques » éloignées des regards les plus inquisiteurs, entendues – c'est ici une des thèses défendues dans cet article – comme des espaces moins normatifs ?

La sexualité : entre permanences et transformations

Un cadre juridique et moral contraignant

Le flirt correspond dans ce travail aux relations affectives entre personnes de sexe opposé, dénuées de sentiment profond et pouvant servir, mais pas nécessairement, de prélude à l'amour ou aux relations sexuelles (définition du CNRTL²). Comme l'indique Sanaa El Aji dans son ouvrage issu de sa thèse (2018), la sexualité préconjugale au Maroc fait face à une triple illégitimité (religieuse, légale et sociale). Cette illégitimité se retrouve généralement au sujet de certaines catégories de jeunes femmes, principalement issues de milieux sociaux populaires, qui « sortent » (Cheikh, 2013, 2020) et qui dès lors peuvent être mal vues voire stigmatisées comme « putes » (Arab, Moujoud, 2018 ; Breteau, 2019). Les observations de terrain et en particulier celles dans le Café Le Printemps, ont montré que les jeunes femmes de milieux populaires et de classes moyennes, arrivent pourtant à entretenir des relations de flirt, mécanisme interactionnel au centre de la présente analyse, et trouvent pour cela des arrangements au quotidien. Bien que les lieux de loisirs soient de plus en plus mixtes avec l'émergence d'une classe moyenne (Cheikh, 2022), il faut souligner que les réprobations morales, les actions pénales et les représentations collectives n'auront pas les mêmes effets selon les catégories sociales d'appartenance. Les femmes des classes populaires voient par exemple leurs usages des espaces de l'économie nocturne toujours suspectés (Cheikh, 2020, 2022).

Ainsi, la rencontre amoureuse n'est pas socialement neutre, elle est un prisme d'appréhension de l'ordre social, tout particulièrement celui du genre et de la sexualité (Gourarier, 2016). Elle est prise dans l'économique, le symbolique, le religieux ou encore le politique, auxquels peuvent y être ajoutés le spatial et le juridique : elle constitue en ce sens un fait social total. Le Maroc est en effet conduit par une constitution au sein de laquelle la religion musulmane est religion d'État : le droit marocain est inspiré par les règles et normes religieuses en vigueur (Rude-Antoine, 2010) dont certaines datent du protectorat français. Il en résulte la prégnance des tabous, de l'autocensure, de la pudeur, de la peur de la transgression de l'interdit, de la peur des arrestations et de la police qui découragent ou du moins perturbent les pratiques de flirt dans l'espace public. L'article 483 du Code pénal est d'ailleurs très clair : l'outrage public à la pudeur constitue un délit passible d'emprisonnement. Les notions de « nudité volontaire » ou d'« obscénité des gestes » sont quant à elles davantage floues et peuvent supposer des interprétations différenciées. L'article 490

2. Centre national de ressources textuelles et techniques : <https://www.cnrtl.fr/definition/flirt>

stipule quant à lui que les relations sexuelles de type hétérosexuel sont punies d'emprisonnement lorsque celles-ci se déroulent hors mariage³.

En Islam, la sexualité y est, sinon prescrite, du moins recommandée dès lors qu'elle s'inscrit dans un cadre légal et dans une union légitime (Coran XXIII-5/6) (Bellakhdar, 2008). Une distinction est à faire entre la religion, la loi et la pratique, car bien que le flirt ne soit pas directement condamnable par la loi, il est bel et bien répréhensible socialement, puisque cette pratique peut être vue comme un signe de transgression de la norme de la virginité pré-matrimoniale des femmes.

Toutefois, la religion et le droit ne sont pas les seules structures au Maroc à construire le « système de genre » (Bereni et Jacquemart, 2018). Les effets de la colonisation française sont également pour certains auteurs au principe d'une « peur de la laïcisation » du pays (Ouali, 2008, p. 32). Cette vision a pour effet le maintien d'un discours selon lequel :

« toute tentative de modernisation de l'institution familiale constitue un « quasi-sacrilège », en particulier chez les passésistes islamistes. [...] D'un côté, il y a les islamistes, fervent·e·s défenseurs et défenseuses d'une évolution sociale dans la voie de l'islam et dans la continuité de ses valeurs. De l'autre côté, se trouvent les modernistes, qualifiés par les islamistes de suppôts de cet "Occident pervers, libertin, paillard qui est source de tous les maux des Musulmans" » (Ouali, 2008, p. 32).

Il en résulte un régime de représentations binaires alternant entre un « Occident diabolisé » et un « Occident idéalisé » (Bennani-Chraïbi, 1995) qui, dans les deux cas, renvoient à des expressions métaphoriques selon un continuum allant du dénigrement à la fascination. Les jeunes couples étudiés dans cet article montrent que cette binarité n'est pas opérante. Au-delà de ces cadres structurants, les systèmes de valeurs ne sont évidemment pas historiquement figés et la thématique de l'intime au Maroc est l'objet de frictions et de tensions.

Une difficile – mais effective – transition sociale et sexuelle

Soumaya Naamane-Guessous (1991) souligne que les relations de genre dans la société marocaine sont caractérisées, dès la fin des années 1980 et dans les années 1990, par une oppression de toute une société sur le corps féminin, par une obsession d'une virginité trop sublimée ou encore par un apprentissage impossible d'une sexualité que le mariage devrait révéler. Une transition s'est amorcée ces dernières années. La question de la virginité en dehors du cadre du

3. Cette conception stricte du droit marocain peut facilement faire le lien entre flirt et séduction hors des liens du mariage et outrage public à la morale et à la pudeur comme en témoigne « l'affaire des responsables du MUR ». En août 2016, deux hauts responsables du Mouvement unité et réforme, l'aile religieuse du Parti de la justice et du développement (PJD), un parti politique conservateur qui « se distingue par le recours aux ressources symboliques de la religion musulmane en vue de construire un projet de société total » (Seniguer, 2013, p. 111), ont été surpris « en flagrant délit d'adultère », « dans une posture sexuelle », dans une voiture près de Casablanca. Très médiatisée, cette « affaire » a relancé le débat sur les questions morales et leur judiciarisation. Les deux cadres du parti ont été poursuivis par la justice, quelques semaines après les faits, mais pour des raisons différentes : adultère pour la femme et tentative de corruption d'un agent de police pour l'homme.

mariage n'empêche pas par exemple les relations sexuelles au Maroc. Certain-e-s ont des relations avant le mariage et l'assument comme le montrent les résultats de l'enquête. Pour d'autres, elles/ils innovent dans une sexualité sans pénétration vaginale au travers de « nouveaux « arrangements » entre les sexes » (Bakass et Ferrand, 2013) ou de « bricolage sexuel » pour reprendre l'expression de Bennani-Chraïbi (1995). Mobilisant le cadre théorique de Michel Foucault (1975), Sana El Aji considère que le Maroc est dans une phase de transition tant sociale que sexuelle : « *quand il y a tension sociale par rapport aux questions de sexualité et au corps de la femme, c'est que nous sommes en train de vivre une transition sociale* »⁴. Cette transition est éminemment liée à la question des libertés individuelles et sexuelles, dont l'émergence permettrait de débattre et d'autoriser la sexualité des Marocaines et des Marocains, que celle-ci s'exprime dans le cadre du mariage ou en dehors. Parachevant les travaux de recherche (Cheikh, 2020 ; El Aji, 2018, etc.), des articles, des tribunes, des bandes dessinées, des pièces de théâtre montrent en outre que la sexualité est de plus en plus désacralisée (Bakass et Ferrand, 2013 ; Slimani, 2017 ; tribune des « 490 », 2019 ; la bande dessinée « Hshouma » de Zainab Fissaki⁵, 2019 ; la pièce de théâtre *Dialy*⁶, etc.).

De plus, depuis quelques années au Maroc, des évolutions sont perceptibles à la faveur du long travail des associations féministes telles que l'Association démocratique des femmes du Maroc et la Ligue démocratique des droits des femmes qui ont visibilisé et mis en débat des questions cruciales des droits des femmes, de l'égalité entre les femmes et les hommes, des violences et discriminations que celles-ci subissent, jusqu'au mouvement *MeToo* marocain *Masaktach* (« je ne me tairai pas » en arabe) ainsi que la très médiatique tribune des 490 « Hors la Loi » en référence à l'article 490 du Code pénal⁷. Visant à faire évoluer la dimension politique de la répression des corps, la campagne « *L7hob Machi Jarima* » (« l'amour n'est pas un crime ») coordonnée par Leïla Slimani et Sonia Terrab⁸ a quant à elle permis en 2019 le dépôt d'une pétition auprès du parlement marocain. En parallèle de ce contexte de changement, des jeunes développent une aptitude à rechercher des espaces pour exprimer leurs sentiments et assumer des capacités d'action, d'appropriation ou de transgression. Aymon Kreil analyse

4. Interview de Sana El Aji, « Sexualité et Célibat au Maroc : l'étude qui décrypte le tabou du sexe avant le mariage », *Tel Quel*, 30 octobre 2017. Source : https://telquel.ma/2017/10/30/sexualite-et-celibat-au-maroc-letude-qui-decrypte-le-tabou-du-sexe-avant-le-mariage_1566491, en ligne, consulté le 14 avril 2020.

5. Septembre 2019, Zainab Fissaki, jeune marocaine de 25 ans, publie une BD intitulée « Hshouma corps et sexualité » sous forme d'un plaidoyer pour la liberté sexuelle de tous les Marocains et notamment les femmes. Les dessins sont assez crus et la BD a fait polémique.

6. *Dialy* signifie en arabe, « c'est le mien », « il m'appartient » à propos du vagin des femmes en référence à la pièce de théâtre d'Eve Ensler « Les monologues du vagin ».

7. À la suite de la condamnation de Hajar Raïssouni, une journaliste en détention depuis fin août 2019 pour « avortement illégal » et « débauche » (sexe hors mariage), une tribune lancée par Leïla Slimani et Sonia Terrab publiée dans *Le Monde* le 23 septembre 2019 a permis la pétition de plusieurs milliers de Marocain.e.s. La tribune de Slimani et Terrab affirmait que « Nous sommes hors-la-loi. Nous violons des lois injustes, obsolètes, qui n'ont plus lieu d'être. Nous avons eu des relations sexuelles hors mariage. » Hajar Raïssouni a été libérée le 17 octobre 2019 grâce à une forte mobilisation centrée sur les libertés sexuelles.

8. Slogan initialement lancé en 2012 et 2013 par le collectif *Aswat* (collectif de lutte contre l'homophobie) dans le cadre d'une campagne sur les réseaux sociaux pour dénoncer l'article 489 qui criminalise l'homosexualité au Maroc.

l'appropriation par les jeunes de la fête de la Saint-Valentin au Caire en précisant que l'espace public de la ville est revisité et marqué par des allusions à l'amour malgré les critiques relatives au religieux, au nationalisme et au registre anti-consumériste (Kreil, 2011). Les transgressions se retrouvent tout autant du côté des jeunes hommes que des jeunes femmes mais le « risque social » (Gillot, 2005, p. 31) incombe davantage aux filles qu'aux garçons. Des « bulles géographiques », lieux favorisant les interactions intimistes et contestant l'orthodoxie morale, permettent toutefois d'y « être tranquille », comme les corniches et les plages de Rabat par exemple qui sont, du fait de la présence des couples qui flirtent, le produit d'un travail de résistance à la société et aux normes.

Du point de vue des propriétés sociales, les matériaux empiriques de type qualitatif récoltés contribuent à renforcer l'analyse selon laquelle des transgressions des normes sexuelles existent chez les femmes, notamment chez celles issues de milieux sociaux plutôt favorisés ou, dans une moindre mesure, chez celles plus défavorisées accédant à l'université ou à des emplois urbains. La plupart des jeunes femmes interrogées occupent en effet le statut d'étudiantes ou sont diplômées de l'enseignement supérieur (le taux de diplômés de l'enseignement supérieur s'élève à 6,1 % de la population totale au Maroc en 2014, plus particulièrement à 6,8 % pour les hommes et 5,4 % pour les femmes). Une situation similaire est relevée par les travaux de Gaëlle Gillot (2005) au sujet des femmes en Égypte. Dans le cas du Maroc, les travaux de Fatima Bakass et Michèle Ferrand prennent en compte l'éducation et l'instruction des femmes. Les femmes qui transgressent l'interdit de la sexualité sont à mettre en lien avec l'augmentation remarquable du niveau de leur scolarité (Bakass et Ferrand, 2013). C'est aussi dans le cadre des études et ou du travail, apparaissant comme des zones de sécurité pour se rencontrer sans être jugées, que des jeunes femmes développent des formes de sociabilité basées sur des codes de respectabilité dans les rapports entre les femmes et les hommes et qu'elles se créent un parcours dans la ville (Breteau, 2019).

La présente enquête permet de démontrer qu'au-delà des permanences juridiques, sociales et culturelles, les couples interrogés usent de stratégies spatialisées visant à vivre leurs relations amoureuses et intimes dans l'espace public (les plages) ou l'espace semi-ouvert au public (comme les cafés), en contrôlant les regards – ou la distance des regards – qui peuvent être portés sur eux. Leur présence participe en ce sens à la constitution de « bulles » qui sont des espaces de mise à l'abri de regards inquisiteurs ou indiscrets. Il s'agit donc de souligner comment l'approche par l'espace public adoptée dans notre démarche s'inscrit en continuité avec les travaux précités et insiste tout particulièrement sur la perspective spatiale comme étant révélatrice de toutes ces stratégies de contournement et d'arrangement que les couples déploient afin de se tailler une place où « être tranquilles ».

Des stratégies sociales et spatiales pour « être tranquille »

Le Café Le Printemps : une « bulle géographique » en centre-ville qui autorise le flirt

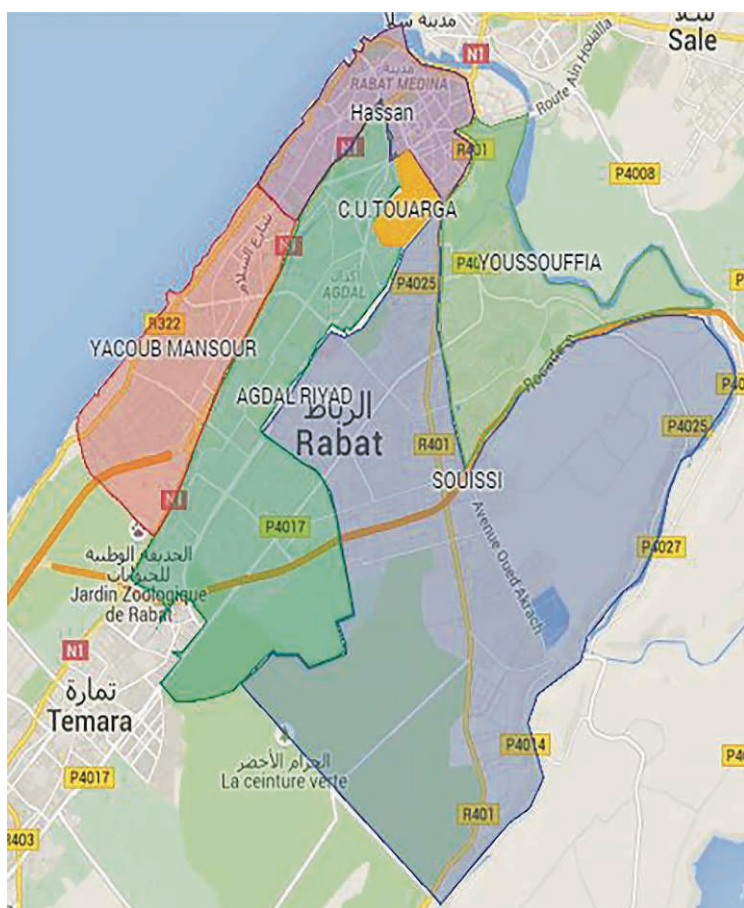
L'espace public – la rue et les terrasses de café – peut représenter pour les femmes un espace de censure, d'interdits sociaux et symboliques, qui

fonctionne tel un producteur et un continuateur d'impensés confortant et légitimant le système de genre « institué dans les cerveaux » (Bourdieu, 1990, p. 7). Mais l'espace public est également un espace de liberté où les contacts et les mélanges se construisent selon des règles qui délimitent la liberté des conduites, en tenant compte du droit d'autrui (Berdoulay, Costa, Lolive, 2004). Constituant notamment des expressions corporelles des sentiments (se toucher, s'embrasser, se tenir par la main, poser un bras sur l'épaule, etc.) qui peuvent être perçues comme subversives et juridiquement répréhensibles par les tenants de la morale mais aussi par les membres des familles concernées (parents, grands frères, grandes sœurs), le flirt existe toutefois bel et bien dans des lieux publics ou des lieux privés accessibles au public.

Rabat est géographiquement divisée en cinq arrondissements : Hassan, Agdal-Riad, Yacoub el Mansour, Youssoufia, Souissi, et Touarga (Carte 1). L'arrondissement de Souissi est l'un des quartiers les plus huppés du Maroc (Mouttaki, Meyer, Badidi, 2021). L'arrondissement Agdal-Riad comprend les quartiers d'Al Irfane (quartier universitaire), Guich Oudaya, Haut Agdal, les Orangers, Riyad et Riyad Extension. Il s'agit dans ce dernier cas d'un quartier habité et fréquenté par une population mixte composée à la fois de classes moyenne et moyenne supérieure puis d'une population estudiantine de condition plus modeste qui fréquente l'université publique. Les arrondissements de Yacoub El Mansour et Youssoufia abritent quant à eux les quartiers les plus populaires de la capitale. La commune de Touarga héberge le siège du Palais royal et a gardé un statut de commune dans la ville. Enfin, l'arrondissement de Hassan, au sein duquel le travail de terrain a été réalisé, abrite de nombreuses constructions datant de l'époque coloniale. Situé sur une colline face à la vallée du Bouregreg, il est à proximité de la plupart des lieux touristiques de Rabat, y compris la Médina. Le quartier est limité d'un côté par le Chellah et le Palais royal et de l'autre par le Mausolée Mohammed V et la Tour Hassan, un des monuments emblématiques de la capitale. De nombreuses ambassades y sont présentes. C'est un quartier sécurisé constitué d'une population majoritairement de classe moyenne.

Le quartier Hassan, où se situe le centre-ville de la capitale de Rabat – davantage que les quartiers « bourgeois » et/ou « étudiants » où se situent bars et discothèques « branchés » comme à l'Agdal par exemple – est un lieu privilégié d'observation. Le Café Le Printemps notamment, situé dans un axe central de la ville, à quelques centaines de mètres de la Médina, est un espace privé ouvert au public où les jeunes couples sont très présents, beaucoup plus qu'ailleurs dans ce quartier de la ville. Les autres cafés à côté du Printemps, restent très majoritairement masculins. C'est la configuration spatiale du lieu qui explique notamment la présence de couples : le café est situé à l'étage et la salle de consommation (sans alcool) n'est pas visible de la rue par les passants et autres promeneurs. La clientèle se compose d'hommes et de femmes dans des proportions équivalentes, tel que l'atteste ce relevé de terrain le 1^{er} avril 2016 à 19h : sur une trentaine de tables, près des trois quarts sont occupés uniquement par des groupes de femmes, des couples hétérosexuels ou des femmes seules avec des groupes d'hommes. Les femmes, en apparence majoritairement de classes moyennes et supérieures (ce qui sera systématiquement attesté par les entretiens) sont habillées « à l'européenne » (blousons de cuir, pantalons noirs ou jeans, etc.), les cheveux sont détachés. Plusieurs femmes fument la cigarette ou, profitant d'un réseau wifi gratuit, pianotent sur leurs smartphones ou ordinateurs portables. À l'inverse, moins malléables et témoignant de lieux

de division du monde social, les terrasses de cafés situés dans le boulevard renforcent, comme le souligne Christine Bard (2004), la spatialisation de l'agencement de la domination masculine. La configuration des tables et des chaises permet notamment aux clients, des hommes uniquement, de voir la rue : ils ne sont pas « face à face » et tous sont assis dos au mur du café de sorte à pouvoir observer les passants et les passantes.



Source : Direction générale des impôts, Rapport sur le référentiel des prix des transactions immobilières de Rabat, 2015 (https://www.finances.gov.ma/Publication/dgi/2016/referentiel_rabat.pdf).

Carte 1 – Les principaux quartiers de la ville de Rabat.

Toutes les femmes interrogées dans le cadre de l'enquête vivent encore chez leurs parents. Les membres masculins de la famille sont systématiquement tenus à l'écart de toute révélation amoureuse avant le mariage tandis que les amies et les sœurs sont davantage informées. Issus de classes sociales moyennes de Rabat, Meryem (étudiante) et Hicham (salarié dans le privé), respectivement âgés de 22 et 24 ans, fréquentent depuis quelques temps le Café Le Printemps. Meryem juge le lieu « calme », « à l'abri des regards » et considère « être tranquille ici sans toujours devoir faire attention à ce [qu'elle] fait ». Cette « bulle géographique »

que constitue ce café, du fait de sa localisation, sa hauteur et la mise à distance des regards extérieurs, permet aux couples de se rencontrer et d'apprendre à mieux se connaître. C'est aussi dans ce type de lieu que la parole se libère plus facilement au sujet des pratiques de séduction voire de la sexualité. Ainsi, Meryem, alternant entre rires et fatalisme à l'égard de l'ordre établi, différencie bien – sans pour autant le dénoncer – ce qu'elle peut dire de ce qu'elle ne peut pas dire et surtout à qui, en particulier dans la sphère amicale et familiale :

On se connaît depuis quelques mois maintenant [avec Hicham] et on se rencontre souvent ici pour être tranquille. On voit d'ailleurs souvent d'autres couples dans ce café. Sinon on va aussi dans des parcs de temps en temps, mais pas ceux de mon quartier, plutôt ceux ici, dans le centre-ville. [...]

Tout le monde ne sait pas que j'ai un petit ami. J'ai quelques copines qui le savent. Et puis je l'ai dit à ma mère et à ma sœur. Ma mère elle a compris, ça ne la gêne pas, enfin je ne lui ai pas dit dès le début, j'ai attendu un peu... Ma sœur je lui en ai parlé assez tôt. Mais mon père et mes frères eux ne le savent pas [rires], sinon ce serait la *hchouma* ! Ils ne savent même pas que je viens ici !⁹

Salma vient quant à elle pour la première fois au Café Le Printemps avec Mohamed. Il s'agit d'une de leurs premières sorties en ville en couple. Âgée de 20 ans, elle est secrétaire tandis que Mohamed est employé dans une entreprise de Telecom. Ils habitent tous deux chez leurs parents mais ils se rendent parfois ensemble chez la mère de Mohamed (famille monoparentale) : « ça ne la gêne pas » indique Mohamed. Eux aussi fréquentent cet établissement pour éviter les regards, « on nous a dit qu'on pouvait être tranquille ici » assure Salma :

On se connaît depuis quelques semaines. On commence juste à sortir un peu ensemble comme ici dans ce café. On n'est pas marié et on sait que pour certains, ça ne se fait pas de sortir avant le mariage. [...]

Personne ne le sait dans ma famille, c'est pas possible de le dire ! Mais ici on peut parler tranquille, sans être embêté. On va des fois chez Mohamed et sa mère dit rien, elle sait bien... Mais chez moi, chez mes parents [rire] c'est même pas possible ! Ici au Maroc, les filles pas encore mariées, elles ne peuvent pas... on peut pas faire n'importe quoi !¹⁰

Grâce à cette tranquillité et à la distanciation de la sphère familiale, les jeunes aspirent ainsi à plus d'individualisme et à l'intimité du couple en dehors du cadre familial élargi (Ouali, 2008) comme en témoignent les cas ci-après.

Siham, 24 ans, résidant à l'Agdal, diplômée d'une grande école, est ingénieure (son père est ingénieur et sa mère styliste). D'origine sociale plutôt élevée, ses représentations et ses pratiques témoignent d'une forme d'ouverture. Elle fréquente ce café avec Rachid, 26 ans, diplômé d'une école militaire d'ingénieur de Marrakech, actuellement pilote d'hélicoptère dans l'armée. Rachid, à l'inverse de Siham, est en forte ascension sociale (progression renforcée par le statut de Siham) : sa mère (au foyer) et son père (vendeur de vêtements dans un souk) sont illettrés. Si Siham est déjà venue plusieurs fois dans le café, Rachid vient

9. Extraits d'entretien effectué en avril 2016.

10. *Idem*.

pour la première fois, sur proposition de Siham. Les régimes de justification de la présence de ce couple (c'est leur second rendez-vous amoureux) sont somme toute classiques pour Siham qui se considère libre de ses actes :

J'aime bien venir ici car c'est calme, c'est paisible. Mais ça ne me gêne pas d'aller où il y a beaucoup d'hommes, c'est pareil pour moi. [...] Je n'ai jamais dit à mes parents que je sors avec un garçon, mais s'ils me demandent, alors je leur dirai : ils me font confiance, sous-entendu : « rien avant le mariage » ! Je suis majeure et vaccinée !¹¹

Rachid, d'origine populaire, davantage apparu « traditionaliste » et « conservateur » lors de l'entretien selon ses propres mots, souhaite se marier avec Siham, gage du sérieux de sa relation avec elle. Rachid s'ouvre de manière sensible et s'autorise à parler, encouragé par Siham et par le lieu ouvert et discret que représente le café. La dissociation qu'il opère entre lui et sa sœur qu'il prend pour exemple témoigne à la fois d'une posture paternaliste, tout en étant selon lui une démarche protectrice :

Ça dépend des milieux, chez nous c'est plus conservateur. Par exemple, ma sœur, si elle veut sortir, elle doit rentrer avant le coucher du soleil. Mais si ma sœur sort avec quelqu'un, je préfère ne pas le savoir. Si elle sort avec quelqu'un pour s'amuser, je ne suis pas d'accord. Mais si le garçon est sérieux et honnête et qu'il veut se marier, alors je suis d'accord. Je donne des conseils à ma sœur. À mes frères, c'est pareil : il faut penser aux grands frères des filles avec lesquelles ils voudraient sortir.¹²

Le lieu connaît une diversité de profils de jeunes qui le fréquentent. À quelques tables de Rachid et Siham, Othman, 25 ans réside dans le quartier de l'Agdal. Il est « artiste freestyle » en danse et jonglage (sa mère est professeure de français dans le secondaire). Ghizlane, 23 ans (mère au foyer, père salarié d'une entreprise de transport), est étudiante à Rabat dans une école privée d'hôtellerie de haut niveau préparant les étudiant·e·s à travailler dans les pays du Golfe. Tous deux se sont rencontrés sur les réseaux sociaux. Habités du Café Le Printemps, ils sont tous les deux dotés d'un capital cosmopolite : représentations artistiques d'Othman en Égypte et de nombreux pays européens, compétences linguistiques en anglais pour Ghizlane qui rêve de travailler à New York ou à Dubaï « pour faire ce que je ne peux pas faire au Maroc ». Conscients tous deux des possibilités différentielles entre les sexes à l'égard des sentiments et des jeux de séduction, Ghizlane est gênée et peu loquace lors de l'entretien¹³. Ses rires de gêne et ses postures corporelles (elle baisse la tête, le regard fuyant, parle à voix basse) attestent ainsi d'une incorporation des normes sociales : ici, le corps « parle » davantage que les mots. Aussi, elle laisse parler Othman pour qui, « c'est plus facile pour les garçons d'avoir des copines ». Résidant chez ses parents, il explique qu'il a déjà ramené chez lui une jeune fille et ça n'a pas posé de problème, sa mère étant informée. Si, en apparence, la séduction et les

11. *Idem.*

12. *Idem.*

13. Ghizlane ne parle qu'en arabe, même si elle comprend le français, et ne s'adresse qu'à Chadia Arab et pas à Christophe Guibert.

relations amoureuses ne peuvent se dérouler dans la maison familiale parce que cette habitation demeure aux yeux de la jeunesse arabe un lieu sacré comme l'indique Abdessamad Dialmy (2014), plusieurs jeunes hommes (et aucune des jeunes femmes interrogées) ont toutefois affirmé lors des entretiens (c'est le cas de Othman mais aussi de Mohamed) avoir emmené leur petite amie dans la maison familiale, nuancant l'analyse de Dialmy. Ce constat témoigne bien du fait que la jeunesse marocaine est composite et plurielle dans ses usages de l'intime et rapports au flirt et à la sexualité.

Les corniches et les plages de Rabat : la spatialisation du flirt

Les femmes doivent doublement négocier leur pratique de l'espace : en tant que femme dans l'espace public et en tant que femme dans le couple. Tous les lieux ne sont pas sécurisés à Rabat. Le harcèlement sexuel, bien qu'il soit puni par la loi, reste encore fréquent au Maroc et une police « des mœurs » peut contrôler à tout moment un couple, celle-ci s'attachant particulièrement à traquer les plus précaires, notamment les prostituées (Cheikh, 2017). De ce fait, les couples, et plus encore les femmes dans les couples, font attention aux lieux fréquentés. Souvent constitués, selon les déclarations des personnes enquêtées, au sein de l'institution scolaire ou universitaire, les couples poursuivent les fréquentations amoureuses dans l'espace public. Il s'agit de ne pas être vu, tout en étant en sécurité pour flirter mais aussi d'innover sur le plan spatial pour pratiquer ces « bulles géographiques », loin de la famille, des connaissances, et de la police. Pour cela, les plages et les corniches de Rabat constituent des lieux privilégiés. Elles sont envisagées par les jeunes Marocain·e·s amoureux hétérosexuels non mariés comme des isolats dans la ville, c'est-à-dire des espaces périphériques en partie invisibilisés où sont autorisés des comportements socialement et moralement mal vus dans l'espace public.

Les clichés pris en avril 2016 à Rabat (photographies 1 et 2) témoignent de stratégies claires pour les jeunes couples : les lieux ne sont pas choisis au hasard. Parc, plages, jetées en front de mer notamment sont les micro-espaces publics investis par les couples désireux, malgré les interdits juridiques et moraux, de flirter ou de s'engager corporellement dans des formes de sensualité *a priori* condamnées. Différents travaux ont montré que ces espaces pouvaient être des lieux de sociabilité dans la séduction, le flirt et l'intimité (Assaf, 2013a et 2013b ; Barthel, 2007 ; Kreil, 2011). L'étude d'Aymon Kreil portant sur la Saint-Valentin au Caire identifie les parcs, les rives et ponts du Nil et les quartiers commerçants comme des lieux de la ville plébiscités par les amoureux (Kreil, 2011). Ces espaces sont propices aux arrangements et aux bricolages « spatio-sexuels » (Bennani Chraïbi, 1995 ; El Aji, 2018) que les jeunes identifient pour pouvoir flirter, se toucher et s'embrasser. Ainsi, les individus enquêtés, *a fortiori* les femmes, sont tiraillés entre le fait de tenter d'échapper à la surveillance des corps et des usages orthodoxes des corps dans les espaces publics, et le fait de prendre le risque d'être repérés dans ces espace ouverts.

Le couple Zahia et Si Mohammed illustre bien cette prise de risque même si celle-ci est relativement contrôlée. Fille d'un mécanicien, dernière de sa fratrie (un frère et trois sœurs), Zahia est âgée de 20 ans et est étudiante en droit arabe à l'université de Rabat. Sa famille ne connaît pas l'existence de sa relation amoureuse, même si Zahia reconnaît que l'effet de position dans la

fratrie peut être un élément facilitateur dans l'acceptation future de sa relation pour ses parents : « c'est plus facile pour moi que pour mes sœurs car je suis la plus petite ». Son ami, fils de militaire (sergent-chef), est âgé de 24 ans et suit une formation dans une école militaire. Affirmant dans un premier temps « être des amis » qui se sont « rencontrés sur les bancs de la fac », ils avouent en fin d'entretien, une fois en confiance et s'autorisant peu à peu à parler plus librement, être « ensemble », c'est-à-dire explicitement en couple. Le choix de ce lieu de rencontre n'est pas anodin pour Si Mohammed :

À Rabat, les jeunes couples peuvent se rencontrer assez facilement et être tranquilles à la plage. On s'éloigne du centre-ville, on n'est pas embêtés... La majorité de nos copains et de nos copines de la fac se rencontrent à la fac et ils viennent dans ces endroits pour être tranquilles !

Les lieux réguliers de rencontres de couples (l'enquête par observation ne permet pas d'affirmer de manière exhaustive s'ils sont mariés ou non) se situent loin du centre-ville, sur les plages et les jetées de l'oued Bouregreg notamment. En échappant à la surveillance (familiale principalement), cette distance permet de conserver l'anonymat et modèle « une géographie amoureuse » (Gillot, 2005, p. 10) qui renvoie à une spatialisation de la coercition moralisatrice. La plage et les jetées permettent ainsi un « relâchement contrôlé des émotions » autrement dit une euphémisation contrôlée de « l'autocontrainte » (Elias, 1973) régissant la mise en jeu des corps dans cette portion spécifique de l'espace public. Cette géographie amoureuse se dessine à Rabat par la cartographie de « bulles géographiques » définies comme des lieux à l'abri des regards indiscrets, inquisiteurs et moralisateurs comme certains cafés ou espaces publics ouverts. Le flirt, mesuré à certains endroits de Rabat est aussi permis car la ville a connu de grands changements ces dernières années : projets d'aménagement avec deux lignes de tramway reliant Rabat à Salé, le pont Hassan II au-dessus de l'estuaire du Bouregreg, le tunnel des Oudayas et deux projets importants que sont l'aménagement de la vallée du Bouregreg et la construction d'une corniche. La capitale marocaine sert de cadre à une politique volontariste de développement du front d'eau (Mouloudi, 2015). Ces projets s'inscrivent dans une volonté politique de faire de Rabat, « un laboratoire d'expérimentation dans l'approche genre » (L'Opinion, 2020¹⁴), pour inclure la fréquentation et la pratique des femmes dans la ville.

En arpentant les plages en avril 2016, nous avons observé les positions des corps, les postures et les emplacements de jeunes couples. Il y a par exemple Zahia et Si Mohammed, dont les corps sont physiquement proches, et qui discutent face au front de mer. Derrière eux, un petit parking juxta la route côtière, très passante mais où les voitures passent à allure rapide, puis il y a le cimetière de Rabat, un grand espace peu fréquenté qui permet de maintenir à distance les regards. Le couple ci-dessous est quant à lui positionné sur les

14. Pour Bouteina Bennani, « À quoi sert en effet de développer une stratégie culturelle et patrimoniale dans une ville, si la moitié de ses habitants, en l'occurrence les femmes, s'y sentent mal à l'aise, pour ne pas dire carrément exclues ? » *Journal L'Opinion*, 26 février 2020, « Rabat à l'ère de l'approche genre ». https://www.lopinion.ma/Rabat-a-l-ere-de-l-approche-genre_a426.html, en ligne, consulté le 12 avril 2020.

créneaux de la vieille muraille face à la mer, qui sont ici utilisés pour s'asseoir et s'enlacer, à l'abri des regards.



Photographie 1 – La spatialisation de la séduction et du flirt sur le littoral de Rabat
(Cliché : Christophe Guibert, avril 2016)

Si la plage est un espace de promenade, de jeu et de repos, les jeunes couples la mobilisent et déambulent au sein de l'espace le plus près de l'océan, c'est-à-dire le plus éloigné du remblai où sont disposés clubs de surf, de voile et restaurants. La distance du regard inquisiteur potentiel autorise la proximité des corps des jeunes amoureux, et parfois permet aux couples de se tenir la main. Les jetées, à l'entrée de l'oued Bouregreg, le fleuve qui sépare Rabat de la ville voisine Salé, sont quant à elles suffisamment longues et distantes des axes de passages ordinaires (routes, sentiers, etc.) pour être mises à profit par les couples pour se retrouver sans être vus et s'affranchir des normes. La coprésence de plusieurs couples au même endroit encourage et autorise le flirt. Une économie marchande s'y développe progressivement : nous observons un marchand de roses tentent de vendre leurs fleurs aux couples disséminés le long du bord de mer, identifiée comme lieu privilégié de promenade amoureuse et de flirt.



Photographie 2 – La spatialisation de la séduction et du flirt sur le littoral de Rabat
(Cliché : Christophe Guibert, avril 2016)

Les couples observés et photographiés témoignent, dans chaque cas, de coopérations ayant pour finalité de « sauver la face » (Goffman, 1973) lors des interactions intimistes. Ces couples se comportent en effet tels des « équipes » dans l'espace public selon la terminologie d'Erving Goffman. Contrôle minutieux des gestes (en particulier les plus ostentatoires), coopération dans des espaces spécifiques en bord de mer, contrôle de la représentation de soi à travers le couple, contrôle des distances corporelles (entre les deux membres du couple et entre le couple et les individus coprésents) et enfin contrôle des distances des regards d'autrui. Ces équipes, solidaires dans le maintien des bonnes conduites, s'accordent donc sur des comportements routiniers structurés par l'intériorisation des normes sociales en vigueur au Maroc dans l'espace public. Complices dans le couple et entre les couples dans un même lieu, les membres de ces équipes peuvent flirter dans des « bulles géographiques », à distance du contrôle des autorités, où le collectif finalement l'emporte sur l'individu. C'est, en effet, grâce à des pratiques collectives et complices que les couples sont protégés, à l'instar des analyses d'Amélie Le Renard sur le terrain saoudien pour qui des transgressions assumées par les jeunes femmes contribuent en retour à « normaliser » les normes sociales (Le Renard, 2011).

Conclusion

Les lieux investigués de manière exploratoire à Rabat témoignent en définitive de pratiques territorialisées qui contribuent, même modestement, à contester les comportements hétéronormés dominants. À l'inverse des cafés de la Médina ou de quelques rues du centre-ville, territoires réservés où les femmes sont assignées à des rôles sociaux dominés par les hommes, quelques

rare cafés, les plages, les jetées dans la mer, les parcs et jardins sont des lieux davantage accessibles pour les couples. Dépassant les interdits implicites et les normes morales dominantes, les jeunes femmes interrogées mettent en cause les socialisations familiales aliénantes dont elles ont fait l'objet en transgressant des normes sociales dans des lieux soustraits au regard public. Les pratiques de flirt observées et analysées sont localisées dans des « bulles géographiques » permettant de maintenir la respectabilité des jeunes femmes (surtout) au sein des familles voire d'éviter l'exclusion et la marginalité.

Les couples pris pour objet à Rabat, du fait de leur présence, participent, à la déconstruction des « comportements institutionnels de genre » – institutionnalisés aussi bien par l'État que la famille – et donc à un processus localisé de la mixité femmes-hommes au sein de lieux précis de l'espace public. En prolongement, une hypothèse de recherche pourrait résider dans le paradoxe selon lequel les comportements intimes et secrets des femmes enquêtées se déroulent justement dans certains lieux bien identifiés de l'espace public (cafés, corniches, etc.) tandis que les comportements les plus attendus et les plus normés se situeraient dans la sphère privée (à la maison, dans la famille). On assisterait finalement dans ce cas à une inversion de deux sphères différentes de la vie humaine comme le montre Norbert Elias (1973) – le comportement public et le comportement clandestin – au sens où la clandestinité anonyme est localisée dans les espaces publics investigués.

Afin de mieux identifier ces espaces, des travaux et des enquêtes de terrains supplémentaires permettraient de saisir plus finement les moments à partir desquels les femmes, dans leurs trajectoires personnelles, s'autorisent des comportements et des pratiques socialement et moralement répréhensibles. Existe-t-il par exemple des effets d'âge ou des effets de position dans une fratrie ? Si « la sexualité préconjugale des hommes est, en réalité, vivement encouragée par la société qui exige d'eux une certaine expertise sexuelle » (El Aji, 2018¹⁵) d'une part et que subsiste d'après Nadia El Bouga le paradigme du virilisme et de la toute-puissance (El Bouga, 2017) d'autre part, quel rôle précis jouent les hommes dans les phénomènes de coprésence dans l'espace public ? Une prise en compte plus systématique, de manière comparative, des différents lieux de Rabat, entendus comme ressource des pratiques sociales, permettrait en outre d'affiner l'analyse. Autant de questions qui doivent être croisées avec les catégories et les trajectoires sociales des individus interrogés d'une part et les contextes culturels, géographiques, politiques et juridiques d'autre part pour mieux saisir ces arrangements socio-spatiaux.

Bibliographie

ARAB Chadia, MOUJOUH Nasima, 2018, « Le stigmate de « Marocaine » à Dubaï. Les résistances des migrantes à l'épreuve de l'intersectionnalité », *Migrations Société*, vol. 173, n° 3, p. 99-114.

15. Sana El Aji répond aux questions de la journaliste Dounia Hadni dans le journal Libération publié le 13 février 2018. En ligne, consulté le 26 avril 2023 : https://www.liberation.fr/debats/2018/02/13/sanaa-el-aji-au-maroc-l-imperatif-de-la-virginite-des-filles-conduit-a-du-bricolage-sexuel_1629462/

- ARAB Chadia, Gouyon Marien, MOUJOURD Nasima, 2018, « Migrations et enjeux migratoires au prisme des sexualités et du genre », *Migrations Société*, vol. 173, n° 3, p. 15-26.
- ASSAF Laure, 2013a, « Autour d'un café. Sociabilité des jeunes à Abu Dhabi », in Catusse Myriam et Bonnefoy Laurent (dir.), *Jeunesses Arabes : du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, Paris, la Découverte, p. 53-62.
- ASSAF Laure, 2013b, « La Corniche d'Abu Dhabi : espace public et intimités à ciel ouvert », *Arabian Humanities* [En ligne], n° 2, mis en ligne le 17 novembre 2013, consulté le 7 juillet 2022, URL : <http://journals.openedition.org/cy/2625>
- BAKASS Fatima, FERRAND Michèle, 2013, « L'entrée en sexualité à Rabat : les nouveaux « arrangements » entre les sexes », *Population*, vol. 68, n° 1, p. 41-65.
- BARD Christine (dir.), 2004, *Le genre des territoires. Masculin, féminin, neutre*, Angers, Presses universitaires d'Angers.
- BARTHEL Pierre-Arnaud, 2007, « Urbanités complexes : la fabrique des lieux "publics" aux Berges du Lac de Tunis », *Espaces et sociétés*, n° 4, p. 129-144.
- BELLAKHDAR Saïd, 2008, « La prescription de la sexualité en Islam », *Topique*, vol. 105, n° 4, p. 105-116.
- BENNANI-CHRAIBI Mounia, 1995, *Soumis et rebelles. Les jeunes au Maroc*, Casablanca, Éditions Le Fennec.
- BERDOULAY Vincent, COSTA Paulo C. (Da), LOLIVE Jacques (dir.), 2004, *L'espace public à l'épreuve : Régressions et émergences*. Nouvelle édition [en ligne], Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- BOURDIEU Pierre, 1990, « La domination masculine », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, numéro thématique : Masculin/féminin-2, n° 84 p. 2-31.
- BRETEAU Marion, 2019, *Amours à Mascate. Espaces, rôles de genre et représentations intimes chez les jeunes (sultanat d'Oman)*. Thèse de doctorat en anthropologie, Aix-Marseille Université.
- CHEIKH Mériam, 2013, « 'Bnat lycée dayrin sexy'. De l'amusement à la prostitution à Tanger (Maroc) », in Catusse Myriam, Bonnefoy Laurent (dir.), *Jeunesses arabes. Du Maroc au Yémen : loisirs, cultures et politiques*, Paris, La Découverte, p. 264-280.
- CHEIKH Mériam, 2017, « De l'ordre moral à l'ordre social. L'application des lois pénalisant la sexualité prémaritale selon des lignes de classe », *L'Année du Maghreb*, n° 17, p. 49-67.
- CHEIKH Mériam, 2020, *Les filles qui sortent. Jeunesse, sexualité et prostitution au Maroc*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- CHEIKH Mériam, 2022, « Aménager l'espace, déménager la prostitution : évolution des espaces dédiés aux plaisirs intimes et sexuels à Tanger », *Les Cahiers d'EMAM* [En ligne], 34, mis en ligne le 16 décembre 2022, consulté le 07 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/emam/4146> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/emam.4146>
- CRESSWELL Tim, 1996, *In place/Out of place: Geography, ideology, and transgression*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- DIALMY Abdessamad, 2014, *Sociologie de la sexualité arabo-musulmane*, Paris, L'Harmattan.

- EL AJI Sanaa, 2018, *Sexualité et Célibat au Maroc : Pratiques et Verbalisation*, Casablanca, La croisée des chemins.
- EL BOUGA Nadia, 2017, *La sexualité dévoilée : Sexologue, féministe et musulmane*, Paris, Grasset.
- ELIAS Norbert, 1973, *La civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy.
- FOUCAULT Michel, 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- GILLOT Gaëlle, 2005, « Faire sans le dire. Les rencontres amoureuses au Caire ». *Géographie et cultures*, n° 54, p. 31-52.
- GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Minuit.
- GOFFMAN Erving, 2002, *L'arrangement des sexes*, trad. de l'anglais par Hervé Maury, Paris, La Dispute.
- GOURARIER Mélanie, 2016, « Séduction », in Rennes Juliette, *Encyclopédie critique du genre*, Paris, La Découverte, p. 596-604.
- GOUYON Marien, 2018, « Ana loubia ». *Ethnographie des homosexualités masculines à Casablanca*, Vulaines-sur-Seine, Éditions du Croquant.
- GUYENCOURT Lucile (de), 1991, « Fatima Mernissi, Sexe, idéologie, islam, Paris, Tierce, 1983
- Le Maroc raconté par ses femmes, Rabat, SMER, 1984 ; Le harem politique : le Prophète et les femmes, Albin Michel, 1987 ; Sultanes oubliées, Paris, Albin Michel, 1990 », compte rendu, *L'Homme et la société*, n° 99-100, p. 234-237.
- KREIL Aymon, 2011, « La Saint-Valentin au pays d'al-Azhar : éléments d'ethnographie de l'amour et du sentiment amoureux au Caire », in Gross Martine (dir.), *Sacrées familles ! Changements familiaux, changements religieux*, Toulouse, Érès, p. 71-83.
- LE RENARD Amélie, 2011, *Femmes et espaces publics en Arabie Saoudite*, Paris, Dalloz.
- MERNISSI Fatima, 1983, *Sexe, Idéologie, Islam*, Paris, Tierce.
- MERNISSI Fatima, 1984, *Le Maroc raconté par ses femmes*, Rabat, SMER.
- MOULOUDI Hicham, 2015, « Les projets d'aménagement des fronts d'eau de Rabat, entre logiques de développement urbain et internationalisation », Dupret Baudoin, Rhani Zakaria, Boutaleb Assia., Ferrié Jean-Noël (dir.), *Le Maroc au présent : D'une époque à l'autre, une société en mutation* [en ligne]. Casablanca, Centre Jacques-Berque, <http://books.openedition.org/cjb/1000>.
- MOUHTAKI Adil, MEYER Vincent, BADIDI Brahim, 2021 « Rabat Smart city : à l'épreuve de la gouvernance territoriale et de la gestion locale ». *Revue REMSES*, vol. 6, n° 3, <https://revues.imist.ma/index.php/REMSSES/article/view/26181/15518>
- NAAMANE-GUESSOUS Soumaya, 1991, *Au-delà de toute pudeur. La sexualité féminine au Maroc*, Casablanca, EDDIF.
- OUALI Nouria, 2008, « Les réformes au Maroc : enjeux et stratégies du mouvement des femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 27, n° 3, p. 28-41.
- RUDE-ANTOINE Edwige, 2010, « Le mariage et le divorce dans le Code marocain de la famille. Le nouveau droit à l'égalité entre l'homme et la femme », *Droit et cultures*, Dossier « Divorces au masculin et au féminin », n° 59, p. 43-57.

- SENIQUER Haoues, 2013, « Genèse et transformations de l'islamisme marocain à travers les noms. Le cas du Parti de la justice et du développement », Bonnet Valérie, Mercier Arnaud, Siouffi Gilles, (dir.), *Mots. Les langages du politique* [En ligne], mis en ligne le 16 décembre 2015, consulté le 08 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/mots/21509>.
- SLIMANI Leïla, 2017, *Sexe et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, Casablanca, Éditions du Fennec.
- TAÏA Abdallah *et al.*, 2020, *L'amour fait loi*, Casablanca, Éditions le Sélénite.